

Patrick Corillon, conteur de tous les possibles

Le plasticien, exposé à Vélizy, tricote des récits étonnants qu'il déroule sur scène ou réunit dans des livres

ARTS

Patrick Corillon est de ces êtres dont l'on rêve pour les soirées au coin du feu, les dîners ennuyés, les temps de détresse. Un conteur inénarrable, qui donne mille formes à ses récits : exposition, comme en ce moment à L'Onde de Vélizy (Yvelines), mais aussi théâtre de poche ou livre d'artiste. Jamais ses yeux ne se ferment, sourcil levé pour accueillir tout émerveillement. Jamais ses mains ne se taisent, magiciennes des petits riens. Jamais ses lèvres ne sont lasses de transmettre. L'enfant de la Meuse endormieuse écoutait chaque midi sa mère évoquer le roman qu'elle était en train de lire. Il en a gardé « une infinie confiance dans les mots. La beauté de la langue, c'est le monde de tous les possibles ; je mets un soin d'hortoger à tenter de l'incarner ».

Les contes de ce mélangicole Wallon commencent toujours au ras du plancher d'une maison bourgeoise de Liège, au fil d'une bête anecdote. Mais ils tournent vite à la fable aquatique, au benshi japonais, au journal de poète en goulag, au livre de tempêtes ou à la tristesse d'enfant qui peine à trouver son propre langage.

Oiseaux de bon augure

Plus de vingt ans qu'il passe ainsi d'un art à l'autre, en funambule. Qu'il cite avec la même gouman-dise le philosophe Hume ou l'antique bande dessinée *Krazy Cat*. Formé en coup de vent « aux humanités, comme on dit en Belgique, mais aussi au conservatoire de théâtre et aux beaux-arts », il lui a finalement suffi d'une rencontre pour trouver sa voie : une conférence donnée par l'architecte Renzo Piano à l'Institut des hautes études où, artiste balbutiant, il avait fini par échouer en beauté, dans les années 1990. « En une heure, il a transformé ma vie. Il m'a donné l'amour des métiers, de la technique comme humanisme. Plus jamais je n'ai ouvert un livre de la même façon, sans prêter attention au travail du typographe, du relieur... » On comprend mieux le prodige de ses propres ouvrages : il les édite lui-même dans la petite *factory* qu'il s'est construite à Liège, où il invite à fourmiller tous les talents, du graphiste au metteur en scène. Ouvert à tous vents, ce refuge lui a permis de trouver l'équilibre entre ses différentes pratiques.

Patrick Corillon
avec son œuvre
« Le Zéro absolu ».

RODOLPHE HERMITTE

« Dans ces va-et-vient, j'atteins l'intensité la plus forte, plutôt qu'en cherchant à tout prix à aller le plus loin possible dans une seule voie. »

Sa philosophie, c'est « celle d'Allice au pays des merveilles, qui rend très humble ». Sa langue, celle des oiseaux de bon augure. « Une langue ouverte qui cherche à nous mettre en vibration et en résonance avec le monde. » Ermite ? Peut-être, reconnaît-il, en appelant au souvenir de ces anachorètes « ornementaux » que les gentilemen anglais aimaient à inviter pour décorer les grottes de leurs jardins, au XVIII^e siècle. « Ils vivaient à la fois une aventure incroyable, une vraie méditation, tout en étant rédits à nôtre que garniture. Une métaphore juste de l'artiste ? Peut-être... Seule notre innocence nous permet en tout cas de ne pas être brisés. » Son univers ? D'un autre temps... « Je ne me sens vraiment pas de mon épo-



que, j'ai donc besoin que d'autres m'en donnent la mesure ; certains amis sont ainsi mes pourvoyeurs d'époque. Ma femme, Dominique, aussi, qui a une conscience politique et sociale si forte que c'en est parfois un poids terrible. J'ai besoin d'eux. Pour rêver de Robin des bois, j'ai besoin de connaître le problème des forêts aujourd'hui. »

Débats de Babel

Pour accéder à notre temps, Patrick Corillon s'est inventé à ses débuts un personnage, un compagnon, un double presque, d'antan lui aussi : Oskar Serti, « mort l'an née de [sa] naissance », et longtemps promené d'album en album. Il n'en a plus besoin : sa diversité de parole est désormais infinie. Jusqu'à ce dessin animé destiné aux bambins, qu'il vient de réaliser à l'invitation du LAM (Lille Métropole Musée d'art moderne) de Villeneuve-d'Ascq : l'his-

toire d'un poisson qui perd ses couleurs en quittant son aquarium natal, et invite dès 3 ans « à prendre le monde, et donner son monde ». On ne saurait trop conseiller d'aller écouter le 7 mars évoquer sa vision du zéro absolu, née d'un dialogue avec le CNRS, à Vélizy aussi. Une heure, seul en scène, quelques dessins, trois bouts de papier, et ses livres qui se déploient en fleuves et affluents. Une heure pour partager des récits : « J'aimerais dire poétiquement, même si je ne suis pas encore capable de l'assumer ! Mais des qu'il y aura une brèche, pas d'inquiétude, je m'y engage, s'amuset-il. Je cherche à mettre le spectateur dans un état d'ouverture totale. Intellectuelle, identitaire, autant qu'émotionnelle. Je ne réclame de lui qu'une chose, ce que le poète Coleridge appelait "suspension of disbelief" : la suspension de l'incrédulité. » Elle seule permet

« Je ne me sens vraiment pas de mon époque, j'ai donc besoin que d'autres m'en donnent la mesure »

de glisser doucement dans cet inframonde où il rejoue, l'air de rien, les débats de Babel et toutes les cosmogonies.

La plupart du temps, la magie opère. Mais la veille de notre rencontre, en janvier, un événement avait grandement troublé l'artiste : alors qu'il jouait à La Villette son dernier spectacle, il s'est heurté comme à un mur à une salle déstabilisée de Sciences Po. « C'était très déstabilisant de voir que les responsables de demain

n'avaient pas les codes pour s'abandonner », confie-t-il dans un sourire triste. L'hyper-perception du monde : il n'a, pour lui comme pour nous, pas d'autre objectif. « La vie mérite mieux que de s'en protéger. Pas de consolation, jamais de consolation, me répétait ma mère. J'essaie plutôt d'approcher le sentiment océanique qu'évoquait Victor Hugo, un sentiment de totalité. Mais pas à la Wagner, bien sûr ! Plutôt en tirant la petite maille du pull. Mon aventure à moi, c'est de donner valeur à toute chose. » ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Patrick Corillon, le degré zéro des images, L'Onde, centre d'art, 8 bis, avenue Louis-Breguet, Vélizy-Villacoublay (Yvelines). Tél. : 01-78-74-38-60. Jusqu'au 18 mars. Du mardi au vendredi de 13 heures à 18 h 30, le samedi de 11 heures à 16 heures. Entrée libre.